



# Inter Pares

BULLETIN

VOLUME 25, NUMERO 4, SEPTEMBRE 2003

## Tracer le chemin du retour

*Après avoir pris conscience de la similarité des expériences des réfugiées birmanes et guatémaltèques et du potentiel d'échange d'informations, deux membres du personnel d'Inter Pares, Rita Morbia et Alison Crosby, ont récemment facilité la rencontre de certaines d'entre elles. L'initiative a été lancée au Guatemala en septembre 2002; elle s'est poursuivie en février 2003 au Nord-Ouest de la Thaïlande, le long de la frontière birmane. Ce Bulletin relate leur cheminement.*

« Si ce n'avait été des épreuves que j'ai vécues, je ne serais pas là aujourd'hui. J'aurais été chez moi, occupée à surveiller les enfants, à préparer à manger et à faire le ménage ». C'est en ces mots qu'une jeune autochtone guatémaltèque s'est adressée à un cercle de femmes venues de très loin pour entreprendre ce voyage de découverte. Au cours des moments passés ensemble, d'abord dans les montagnes verdoyantes du Guatemala, plus tard sur les berges du fleuve qui serpente entre la Thaïlande et la Birmanie, nous avons appris à nous comprendre, en dépit des barrières linguistiques. Nous avons appris à interpréter le langage de la douleur forgé dans l'expérience de femmes ayant le courage de parler ouvertement des effets des conflits armés, du recours au viol comme arme de guerre et de leur exclusion de toutes les négociations pour le règlement des conflits armés. Elles ont évoqué leur vécu de femmes pendant la guerre, au-delà des balles, ainsi que leur contribution à la réalisation d'un avenir juste, pacifique et participatif. Transformées par cette démarche commune, huit femmes sont devenues des compagnes de route.

Les Guatémaltèques, Vicenta, Ana et María, ont décrit en détail le processus d'organisation durant une décennie d'exil au Mexique, faisant aussi état des difficultés rencontrées après le retour au Guatemala dans les années quatre-vingt-dix. Leurs compagnes birmanes, Zipporah, Mra Raza Linn et Si Si, ont évoqué quarante années de luttes pénibles pour restaurer la liberté et la démocratie en Birmanie ainsi que leur désir de rentrer chez elles. Ensemble, nous avons identifié les étapes d'un retour en Birmanie, les conditions nécessaires à un rapatriement sûr et digne, les voies à emprunter et ceux et celles qui devront donner les instructions. Un fil directeur sous-tendait le débat : la nécessité pour tous de tracer ensemble le chemin du retour ; tous, c'est-à-dire, les femmes, les hommes, les jeunes et les membres des communautés ethniques afin de transformer un passé d'exclusion en un avenir inclusif pour tous et toutes.

Dans nos pérégrinations en Thaïlande, nous pouvions souvent voir de l'autre côté de la frontière, en Birmanie. On se



Vicenta parle de sa participation à l'organisation de groupes de femmes pendant l'exil et lors du retour au Guatemala.

sentait près et loin à la fois. Aujourd'hui, pour des centaines de milliers de réfugiés qui ont traversé la frontière en quête d'un répit aux décennies de violence et de répression, la perspective d'un retour semble plus lointaine que jamais. Au cours de ces années, les Birmanes ont été marginalisées et brutalisées par la junte militaire au pouvoir ; malgré cela pourtant, de nombreuses réfugiées ont réussi à se transformer en transcendant la destruction. Elles refusent d'être étouffées dans une terre silencieuse. Elles s'organisent pour faire entendre leurs voix. Avec leurs invitées guatémaltèques, elles ont discuté de leurs vies, de leurs combats, de leurs espérances.

Dans les réunions, chaque femme était valorisée comme l'auteur de sa propre histoire. Elle se sentait écoutée, respectée ; son expérience et ses connaissances étaient validées. Pour des femmes en butte au militarisme, au racisme et à l'exclusion, cette reconnaissance n'a pas de prix et dans certains cas pas de précédent. Il suffit parfois de partir de chez soi, voyager loin, oublier la routine du quotidien, pour parvenir enfin à exprimer certaines choses dont on sait, au fond de soi, qu'elles sont authentiques, à les faire entendre et reconnaître pour ce qu'elles sont : des vérités gênantes, voire dangereuses; mais néanmoins des vérités.

Ce *Bulletin* explore le chemin parcouru du Guatemala à la Thaïlande. Les voix courageuses et les éclats de rire qui y résonne témoignent de l'intensité des échanges et la compréhension mutuelle. Ces femmes, guatémaltèques et birmanes, se sont connues à travers l'histoire extraordinaire de leurs combats et de leurs résistances. En modelant le monde depuis leurs situations si différentes, mais pourtant semblables, elles sont reparties dans leurs communautés, la tête bourdonnant d'idées nouvelles. Elles sont plus résolues que jamais à poursuivre leur action pour un avenir juste et sont portées par la conviction que d'autres ailleurs, bien loin de chez elles, mènent le même combat. ✂

# Anatomie d'une programmation: comment nous travaillons

**I**nter Pares œuvre avec des personnes vivant dans certains des pays connaissant les situations les plus difficiles et les plus compliquées du monde. Nous sommes témoins et compagnons de nos amis et collègues qui subissent les effets des conflits, de l'oppression et de la marginalisation. De par notre action, nous apprenons à comprendre les événements politiques et socio-économiques régionaux et internationaux ainsi que leurs conséquences locales. Ceci est possible grâce aux relations étroites et profondes que nous entretenons avec nos homologues. Ensemble, nous discutons, analysons et planifions. Nous agissons, menons des activités de plaidoyer, collectons des fonds, voyageons, écrivons, évaluons, apprenons et écoutons. Ces relations qui forment la base de nos programmes ressemblent à une toile d'araignée : à chaque nœud, là où les fils se croisent, émergent de nouvelles possibilités.

Au cœur de cette toile, se trouvent nos relations avec les organisations homologues. Bien qu'il s'agisse de rapports institutionnels, ce sont aussi des relations entre individus, des individus ayant créé des institutions fondées sur les valeurs de justice sociale que nous partageons, des individus intègres, courageux et généreux qui mènent des vies remarquables. Nous avons pour eux le plus grand respect qu'ils nous rendent bien d'ailleurs. Avec le respect viennent l'appui et la critique constructive. Ce sont des relations de réciprocité qui permettent un soutien mutuel sur les plans politique et programmatique.

La rencontre entre Birmanes et Guatémaltèques décrite dans ce *Bulletin* est l'aboutissement d'une collaboration de longue date avec le *Burma Relief Centre* en Thaïlande et *Project Counselling Service* en Amérique latine, deux régions dans lesquelles nous appuyons les efforts d'assistance aux réfugiés et aux déplacés.

L'impact de l'échange entre femmes birmanes et guatémaltèques démontre le type d'interaction que nous cherchons à développer par la toile de nos relations. Ces rencontres ont renforcé les liens de la *Women's League of Burma* avec ses membres, tout en consolidant les rapports d'Inter Pares avec les organisations de femmes rapatriées au Guatemala. Mieux encore, elles ont permis d'établir des relations entre ces différents groupes de telle sorte que les femmes ont pu bénéficier d'expériences et de connaissances qu'Inter Pares, seule, n'aurait jamais pu leur fournir. Faciliter la rencontre de ces organisations a étendu le champ de notre collaboration avec chacune d'elle. C'est un exemple de la « valeur ajoutée » singulière qu'Inter Pares apporte dans son action.

Inter Pares a déjà pu constater que les programmes les plus efficaces sont ceux qui sont fondés sur un engagement à long terme se traduisant par des consultations soutenues et régulières avec ses homologues, un partage des responsabilités et la volonté d'établir des programmes à partir de la base, selon une approche naturelle, ancrée dans la réalité et à portée continue.

Avec le temps, nous nous sommes aperçus des similarités entre, d'une part, l'expérience des Birmanes qui débattent de la question du retour dans leur pays à l'issue d'un règlement politique durable et, d'autre part, celle des Guatémaltèques qui ont déjà emprunté les chemins du retour du Mexique au Guatemala. Au fur et à mesure, les discussions avec les collègues birmanes et guatémaltèques ont évolué pour culminer dans l'échange décrit dans ce *Bulletin*. Cette initiative a pu se concrétiser grâce à notre méthodologie qui privilégie les débats et l'analyse collective de la programmation et qui est axée sur la qualité des relations avec nos homologues.

L'échange birmano-guatémaltèque a permis de créer un espace où les femmes ont pu mettre en commun les stratégies et conseils d'ordre politique, faire part de leurs émotions et partager leur vision d'un avenir juste. Ana, une des participantes du Guatemala, a dit que raconter son expérience était à la fois « douloureux et nécessaire ». Mais elle voulait parler parce que, dit-elle, « nous sommes restés au Mexique quinze ans. Nous avons appris et grandi. Il est important que d'autres puissent bénéficier de cette expérience chez eux, dans leur propre combat ».

Le fait que cette rencontre ait permis aux femmes d'évoquer de pénibles souvenirs est la manifestation de la confiance qui s'est développée durant tout le processus.

Entendre ces femmes mettre en commun leurs aspirations politiques et leurs histoires personnelles a été un privilège singulier. C'était très émouvant d'être témoin du courage de femmes qui, malgré les horreurs qu'elles ont traversées, font preuve de résistance, d'optimisme et de force et continuent de tirer les leçons de leurs expériences. Ces rencontres ont changé la vie de celles qui y ont participé, Birmanes, Guatémaltèques et Canadiennes. Quant à Inter Pares, cet échange nous a beaucoup appris ; il a aussi renforcé notre expérience collective en matière de lutte pour la justice sociale, tant sur les plans pratique que spirituel, pour continuer de faire cause commune avec nos collègues partout dans le monde. ✎

## Le Guatemala

En 1954, un coup d'État militaire renverse le gouvernement démocratiquement élu du Guatemala. Les gouvernements militaires successifs lancent contre les rebelles une offensive armée qui durera jusqu'à la signature des Accords de 1996. Le Guatemala compte 23 groupes ethniques différents, dont 21 d'origine maya, qui représentent 60 pour cent d'une population totale de 12 millions d'habitants. En 1992, Rigoberta Menchú a obtenu le Prix Nobel de la Paix pour son action en faveur des droits de la population autochtone. Durant les quatre décennies de conflit armé, 200 000 personnes ont trouvé la mort, un million

et demi d'autres ont été déplacées et 200 000 ont fui au Mexique parmi lesquelles seulement 46 000 ont obtenu le statut de réfugié. Des milliers d'autres se sont rendues dans les pays voisins voire plus loin. Sur le terrain, à travers son homologue, *Project Counselling Service*, Inter Pares a apporté son appui aux organisations de réfugiés au Mexique dès les années quatre-vingts et les a accompagnés tout au long du processus de retour au Guatemala dans les années quatre-vingt-dix. Inter Pares continue de les aider à relever le défi de leur réintégration dans la société guatémaltèque.

# Journal de bord

*15 février* Nous nous retrouvons dans la chaleur humide de Bangkok. Quelques étreintes, des exclamations de joie atténuées par la fatigue du voyage. Nous évoquons le souvenir de notre dernière rencontre au Guatemala. Ici, la nourriture est différente. Les tortillas et les fèves ont cédé le pas aux currys multicolores et aux innombrables grains de riz. Les Birmanes nous renseignent sur les variétés de piments aux couleurs et à l'intensité variables.

**18 février** Dans une petite ville du Nord-Ouest de la Thaïlande, nous rencontrons des membres d'organisations de réfugiées birmanes. Nous sommes toutes un peu nerveuses. La traduction est approximative et le moment de la visite n'est pas idéal mais nous savons qu'avec un peu de temps nos conversations deviendront plus fluides.

**19 février** À bord d'un petit avion, nous mettons le cap sur la ville frontalière de Mae Sot où nous poursuivons nos discussions avec des membres de groupes de réfugiées. Vicenta raconte comment, petite fille, elle s'enfonçait dans les montagnes du Guatemala pour fuir l'armée et décrit la manière de déjouer la vigilance des patrouilles d'hélicoptères. Autour de la table, les Birmanes hochent immédiatement la tête : elles sont habitées par des souvenirs semblables, elles aussi ont dû se cacher pour sauver leur vie.

**21 février** Les hommes qui participent aux discussions sont surtout intéressés par la nature des accords négociés et signés par le gouvernement guatémaltèque et les réfugiés visant à garantir un retour sûr et digne. Certains griffonnent quelques notes lorsqu'on aborde la question de la participation des femmes au processus décisionnel. Au Guatemala, les femmes en ont été exclues, de manière générale. Un jeune, membre d'une organisation étudiante, dit qu'il écrira un article sur ce sujet dans le journal des étudiants.

**23 février** Pour Vicenta, Ana et María, le couronnement du voyage c'est la visite des camps de réfugiés. Elles veulent à tout prix comparer ces camps à ceux qu'elles ont connus : « Nous voulons voir comment les réfugiées birmanes vivent, comment elles survivent ». Avec inquiétude, elles constatent que les réfugiés s'entassent dans un espace insuffisant. Mais elles sont surtout impressionnées par le degré d'organisation des femmes et par l'existence d'un foyer d'accueil pour celles qui ont survécu à la violence conjugale. Dans les coopératives des femmes, elles achètent des vêtements tissés qu'elles offriront à leurs proches, souvenirs épars d'un voyage inoubliable. Les tissus birmanes et



Un temple situé près de la frontière birmano-thaïe.

guatémaltèques se ressemblent tant par les couleurs que par la complexité des dessins et leur beauté. On discute et on compare les techniques de tissage.

**26 février** L'un des véhicules tombe en panne sur la route sinueuse et peu fréquentée qui relie Mae Sot à Mae Sariang. Debout sur le bas-côté, nous attendons que le chauffeur règle le problème, impatientes de parvenir à destination avant la nuit. Nous finissons par nous entasser, pêle-mêle avec nos affaires, dans le second véhicule. En chemin, on raconte des anecdotes pour oublier le mal de la route provoqué par les interminables virages en épingle à cheveux. Lorsque le jour tombe, nous sommes exténuées. Installées sur une terrasse, harcelées par les insectes, nous regardons, au-delà du fleuve, la Birmanie, patrie lointaine des unes, terre qui hante désormais les nuits de toutes. Nous sommes frappées de constater que nos rêves sont analogues, que nos nuits sont le miroir de nos jours, que nos histoires et nos expériences, pourtant si différentes, sont, en réalité, si semblables. La conversation bifurque sur l'avenir et sur les perspectives d'entraide. ✂

## La Birmanie

Depuis 1962, la Birmanie vit sous la dictature militaire. Appelée Conseil d'État pour la paix et le développement, la junte au pouvoir est l'un des régimes les plus répressifs au monde. Elle continue, encore aujourd'hui, à menacer et à brutaliser les membres du mouvement pour la démocratie, dont Aung San Suu Kyi, lauréate du Prix Nobel pour la Paix en 1991, et les membres des minorités ethniques nationales. La population de la Birmanie est d'environ 50 millions de personnes. On compte près de deux millions de personnes déplacées qui se trouvent en particulier dans les zones frontalières où résident

la majorité des membres des huit grands groupes ethniques du pays et des quelque cent nationalités minoritaires. La Thaïlande accueille près de deux millions de réfugiés qui n'ont aucun statut légal, dont 150 000 réfugiés reconnus qui vivent dans des camps officiels le long de la frontière birmane. Il y aurait aussi plus de 350 000 réfugiés birmans éparpillés en Inde, au Bangladesh et en Chine. Depuis 1991, Inter Pares travaille avec des organisations basées près de la frontière birmane pour venir en aide aux réfugiés.

## « Le retour est une lutte, pas une abdication »

**A**u cours des deux semaines durant lesquelles des femmes guatémaltèques ont parcouru la frontière birmano-thaïe pour rencontrer des membres d'organisations de réfugiés birmans, deux thèmes revenaient sans cesse : le retour et l'organisation des femmes. Les autochtones guatémaltèques représentaient trois organisations de femmes, *Ixmucané*, *Madre Tierra* et *Mamá Maquín*, toutes trois fondées en exil, au Mexique. En Thaïlande, leur hôte, la *Women's League of Burma*, chapeaute onze organisations de femmes de différentes ethnies.

Ensemble, Birmanes et Guatémaltèques ont relaté leurs histoires, leurs expériences propres et leurs combats pour la démocratie et pour le respect et la reconnaissance des hommes dans leurs propres mouvements.

Rapidement, elles se sont senti des affinités les unes avec les autres, unies dans l'écoute des récits de violence et de résistance et solidaires sur la longue route pour faire entendre leurs voix de femmes. Elles ont échangé des conseils et mis en commun leurs stratégies d'action. Elles se sont aussi offert un cadeau moins concret mais non moins important : l'espoir, la force, l'encouragement et l'inspiration.

De nombreuses femmes ont expliqué que, paradoxalement, la situation de réfugiée avait été pour elles une « sorte d'école » où elles avaient beaucoup appris, une épreuve qui les avaient transformées. Les femmes birmans et guatémaltèques étaient particulièrement ciblées par la violence militaire. Elles ont cherché asile dans les pays voisins. Elles se sont battues pour survivre en exil et se sont organisées dans des associations pour avoir accès aux services de toutes sortes et prendre part aux activités des organisations politiques. Bien que ne sachant guère quand elles pourront rentrer chez elles, les réfugiées birmans étaient curieuses de connaître l'expérience du retour des organisations de femmes guatémaltèques. Elles veulent se préparer à cette éventualité.

Dans la plupart des cas, ce sont les États et les instances internationales qui déterminent les conditions et les modalités du rapatriement des réfugiés. Mais la situation du Guatemala était particulière en ce que les réfugiés ont directement négocié les conditions de leur retour, avec le gouvernement guatémaltèque, par le biais d'une instance de coordination appelée Commission permanente. Pour les réfugiés, il s'agissait d'une victoire importante. Ils ne se contentaient pas de subir le processus de rapatriement ; au contraire, leur « retour » prenait la forme d'un acte politique, volontaire et organisé dont le monde entier était témoin.

Pendant que Vicenta, Ana et María décrivait le processus du retour, les réfugiés birmans analysaient cette expérience pour en tirer les leçons pertinentes à leur propre situation. Ils se sont familiarisés avec les Accords historiques du 8 octobre, résultat de cinq années de négociations entre la Commission permanente et le gouvernement guatémaltèque. Ces Accords comportent des clauses sur la reconnaissance du droit au retour volontaire, de la liberté d'association et d'organisation, de l'accompagnement

international, de la liberté de mouvement, du droit à la terre et à la vie et sur la vérification de la bonne application des termes des Accords. Cependant, les Guatémaltèques ont souligné qu'en dépit des gains importants réalisés au cours des négociations, aucune femme n'était présente lors de la signature des Accords et

que les besoins propres aux femmes comme le droit à la copropriété de la terre n'avaient pas été pris en compte.

« Le retour est une lutte, pas une abdication ». Tel était le slogan du mouvement des réfugiés guatémaltèques pour le retour au pays. Les femmes se sont juré de poursuivre la lutte pour le respect des droits de la personne et des droits de la femme. Le retour a transformé leur action qui, à bien des égards, a connu une certaine régression. Les conditions de vie dans leur pays d'origine étaient précaires et il était d'autant

plus ardu de maintenir les organisations à flot. Les femmes étaient dispersées un peu partout, ce qui rendait les rencontres difficiles. Elles se sont aussi retrouvées en butte aux volte-face de certains hommes dans les communautés de retour qui considéraient que les organisations de femmes n'étaient plus nécessaires et que la place de la femme était à la maison.

Les Guatémaltèques ont aussi beaucoup appris de leurs sœurs birmans. Au Guatemala, on ne parle toujours pas de la violence sexuelle contre les femmes. Les participantes guatémaltèques ont été impressionnées par le minutieux travail de documentation et le succès des campagnes de sensibilisation, fruit des efforts de groupes de femmes birmans luttant contre la violence sexuelle commise par des agents de l'État en Birmanie. L'année dernière, le *Shan Women's Action Network* et la *Shan Human Rights Foundation* ont publié un rapport accablant sur le recours au viol comme arme de guerre dans les régions à fortes minorités ethniques en Birmanie. Durant la rencontre, une Birmane, Naang Ying, a affirmé avec force qu'au cours des négociations sur le retour, elle plaiderait pour que les responsables militaires de violence sexuelle soient punis.

« Nous avons beaucoup appris de nos sœurs du Guatemala sur la manière de préparer le retour », a dit une réfugiée. « Leur souffrance est pour nous une leçon de vie », a encore dit une autre. Une troisième a simplement ajouté : « Je vis leurs expériences comme si c'était les miennes ». ❧



Des hommes et des femmes, membres d'organisations civiles birmans en exil, discutent de l'avenir.

RITA MORRIS

 Inter Pares

ISSN 0715-4267

221 av. Laurier Est, Ottawa (Ontario) Canada K1N 6P1  
Tél (1-613) 563-4801 Téléc (1-613) 594-4704 [www.interpares.ca](http://www.interpares.ca)

Inter Pares travaille en collaboration avec des groupes du Tiers-Monde et au Canada à des projets qui visent à enrayer la pauvreté et à promouvoir la justice sociale. Organisme de charité enregistré (NE) 11897 1100 RR000 1.

La publication de ce *Bulletin* est subventionnée par l'Agence canadienne pour le développement international.

CONCEPTION GRAPHIQUE: DAVID BERMAN.COM

